

LXVI.

Aussitôt ses doigts maigres et pâles battirent la mesure contre le mur. Il changea de sujet, et chanta l'amour. A ce nom redoutable tous ses souvenirs se réveillèrent; soudain brilla devant elle le rêve de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était encore, si c'est être que d'exister ainsi; les nuages qui assombrissaient son cerveau se fondirent en un torrent de larmes, comme les vapeurs des montagnes se résolvent en pluie.

LXVII.

Courte consolation! vain soulagement! — La pensée revint trop tôt, et agita son cerveau jusqu'au délire. Elle se leva comme si elle n'eût jamais été malade, et fondit sur tous ceux qu'elle rencontra comme sur des ennemis; mais nul ne l'entendit articuler une parole ou un cri, quoique son paroxysme approchât de sa fin. — Sa démence dédaignait la fureur, lors même qu'on la frappait, dans l'espoir de la sauver.

LXVIII.

Cependant elle montrait parfois une lueur de raison. Rien ne put lui faire regarder la figure de son père, bien qu'elle fixât des regards intenses sur tous les autres objets, sans pouvoir jamais s'en rappeler aucun. Elle refusait la nourriture et le vêtement: tous les moyens employés à cet égard avaient été inutiles. Ni le changement de lieux, ni le temps, ni les soins, ni les secours de l'art, ne pouvaient procurer le sommeil à ses sens: — elle semblait avoir perdu pour toujours la faculté de dormir.

LXIX.

Elle languit ainsi douze jours et douze nuits. Enfin, sans un gémissement, sans un soupir, sans un regard qui indiquât l'agonie finale, elle rendit l'âme. Ceux qui étaient le plus près d'elle ne s'en aperçurent qu'au moment où le voile terne et sombre qui couvrait son gracieux visage étendit son ombre vitreuse sur ses yeux — si beaux, si noirs! — Oh! briller d'un tel lustre, et puis s'éteindre!

LXX.

Elle mourut, mais non pas seule: elle portait en elle un second principe de vie, un enfant du péché; créature innocente et belle qui eût pu naître un jour, mais qui termina sa courte existence avant d'avoir vu la lumière, et, sans avoir connu la vie, descendit dans la tombe où gisent, flétris du même souffle, la tige et le bouton; et les rosées du ciel tombent vainement sur cette fleur saignante et sur ce fruit malheureux de l'amour.

LXXI.

Ainsi elle vécut, — ainsi elle mourut... La douleur ni la honte ne sauraient plus l'atteindre. Elle n'était pas faite pour traîner à travers la longue succession des années et des mois ce poids des douleurs intimes qu'on voit porter à des cœurs plus froids jusqu'à ce que la vieillesse creuse leur tombe. Elle fut courte, mais ravissante, la carrière de ses jours et de ses plaisirs, — qui n'eussent pu se concilier avec une longue destinée! Et elle dort si bien sur le rivage de la mer, où elle aimait tant à venir!

LXXII.

Cette île est maintenant déserte et stérile, ses maisons détruites, ses habitants dispersés; il n'y reste que la tombe d'Haidée et celle de son père, et rien d'extérieur n'y parle d'argile humaine: vous ne pourriez reconnaître l'endroit où repose une créature si belle; nulle pierre n'apprend, nulle voix ne raconte ce qui fut; nul autre glas funèbre que le bruissement des vagues ne résonne en l'honneur de la beauté des Cyclades.

LXXIII.

Mais plus d'une vierge de la Grèce soupire son nom dans un chant d'amour; au foyer de plus d'un insulaire, l'histoire de son père abrège la longueur des nuits. Ils avaient, lui la valeur, elle la beauté en partage. Si elle aima imprudemment, elle paya sa faute de sa vie. — De manière ou d'autre, de telles erreurs se payent chèrement. Que nul n'espère éviter ce danger, car l'amour, tôt ou tard, est son propre vengeur.

LXXIV.

Mais quittons ce sujet, qui devient trop triste, et mettons de côté ce feuillet douloureux : je ne me plais pas beaucoup aux descriptions de la folie ; j'ai toujours peur qu'on ne m'en croie légèrement atteint moi-même. D'ailleurs, je n'ai pas encore fini sur ce chapitre ; et, comme ma muse est un capricieux lutin, nous allons porter ailleurs nos pas, et suivre un autre sillage avec Juan, que nous avons laissé demi-mort quelques stances plus haut.

LXXV.

Blessé, enchaîné, serré, confiné, claquemuré, il s'écoula plusieurs jours et plusieurs nuits avant qu'il pût se rappeler le passé ; et quand la mémoire lui revint, il se vit en pleine mer, courant sous le vent, faisant six nœuds à l'heure, et ayant devant lui les rivages d'Ilion. Dans tout autre temps, il eut pris plaisir à les voir ; mais en ce moment il ne trouva pas grands charmes au cap Sigée.

LXXVI.

Là, sur la verte colline où sont dispersées les huttes d'un village, entre l'Hellespont et la mer, repose le brave des braves, Achille ; du moins on le dit. Bryant dit le contraire. Plus loin s'élève, comme une tour, le vaste tombeau — on ignore de qui ; de Patrocle, peut-être, ou d'Ajax, ou de Protésilas ; héros qui, s'ils vivaient, nous égorgeraient encore.

LXXVII.

Des monticules sans marbre et sans nom, une plaine vaste et inculte bornée par des montagnes ; plus loin, l'Ida, toujours le même, et l'antique Scamandre, si toutefois c'est lui, tout cela reste encore. Ces lieux semblent formés exprès pour la gloire : cent mille hommes pourraient encore y combattre à l'aise. Mais, là où je cherchais les murs d'Ilion, pâit la brebis paisible et rampe la tortue.

LXXVIII.

Des troupeaux de chevaux sauvages, çà et là quelques petits hameaux aux noms modernes et barbares, des bergers peu semblables à Paris, venant, émerveillés, contempler un moment cette jeunesse de l'Europe que ses souve-

nirs de collège conduisent sur ses bords ; un Turc, son chapelet à la main, sa pipe à la bouche, et faisant grand cas de sa religion, voilà ce que j'ai trouvé en ces lieux ; mais, pour des Phrygiens, du diable si j'en ai vu un seul !...

LXXIX.

Ici on permit à don Juan de sortir de son étroite prison, et il vit qu'il était esclave ; ses yeux parcoururent tristement le vaste azur des flots sur lesquels la tombe de plus d'un héros projetait son ombre. Affaibli par la perte de son sang, c'est à peine s'il put articuler quelques questions. Les réponses qu'on lui fit ne lui procurèrent pas de renseignements très satisfaisants sur sa position passée ou présente.

LXXX.

Il vit quelques-uns de ses compagnons de captivité qui semblaient Italiens, et qui l'étaient en effet ; il apprit de leur bouche leur histoire, qui était des plus singulières : c'était une troupe de chanteurs, tous régulièrement élevés dans cette profession, et qui se rendaient en Sicile pour y jouer l'opéra. Ayant fait voile de Livourne, ils avaient été, non pas attaqués par un pirate, mais vendus par l'*impresario* à un prix peu exorbitant.

LXXXI.

L'un d'eux, le bouffe de la troupe, raconta à Juan leur curieuse aventure : car, bien que destiné à être vendu au marché turc, il avait conservé son enjouement, du moins en masque. Le petit homme paraissait en fort bonne humeur : il portait son malheur gaiement et de bonne grâce, et se montrait beaucoup plus résigné que la prima donna et le ténor.

LXXXII.

Il raconta en peu de mots leur mésaventure, disant : « Notre machiavélique impresario, lorsque nous fûmes à la hauteur de je ne sais quel promontoire, fit des signaux et héla un brick inconnu : *Corpo di Caio Mario!* Nous fûmes à la hâte transférés à son bord sans un seul *scudo di salario* ; mais, si le sultan a du goût pour le chant, nous aurons bientôt rétabli nos affaires.

LXXXIII.

« La prima donna, bien qu'un peu vieille, enlaidie par une vie dissipée, et sujette au rhume quand la salle est clair-semée, a pourtant quelques bonnes notes; et puis la femme du ténor, bien qu'elle ait peu de voix, est d'un aspect agréable. Le dernier carnaval, elle a fait beaucoup de bruit à Bologne, en enlevant le comte César Cicogna à une vieille princesse romaine.

LXXXIV.

« Et puis, nous avons les danseuses : d'abord la Nini, qui a plus d'une corde à son arc, toutes lucratives; puis, cette petite rieuse de Pelegrini; elle aussi a eu du bonheur au dernier carnaval : elle y a gagné cinq cents bons *zecchini*, mais elle va si vite en dépense, qu'il ne lui reste pas un paul; et puis encore la Grottesca, — quelle danseuse! partout où les hommes ont de l'âme ou du corps, elle est sûre de faire son chemin!

LXXXV.

« Quant aux figurantes, elles ressemblent à toutes celles de cette clique : par-ci par-là une jolie personne dont la vue peut séduire; le reste est tout au plus bon pour la foire. Il en est une cependant qui, bien que droite et roide comme une pique, a un certain air sentimental qui pourrait aller loin; mais elle ne danse pas avec vigueur; avec sa figure et sa taille, c'est vraiment dommage!

LXXXVI.

« Pour les hommes, il n'y a pas grand'chose à en dire; le *musico* n'est qu'une vieille casserole fêlée; mais, possédant une qualification spéciale, il pourra montrer sa face dans le sérail, et obtenir un emploi de domesticité; je n'ai pas grande confiance dans son chant. Parmi tous ces individus du troisième sexe que le pape fait annuellement, on aurait de la peine à trouver trois gosiers parfaits.

LXXXVII.

« La voix du ténor est gâtée par l'affectation, et quant à la basse, c'est un animal qui ne sait que beugler; la vérité est qu'il n'a reçu aucune éducation musicale; c'est un igno-

rant qui n'a ni voix ni oreille; mais, comme il est proche parent de la prima donna, qui a juré qu'il avait la voix sonore et moelleuse, on l'a engagé, bien qu'à l'entendre vous diriez un âne qui s'exerce au récitatif.

LXXXVIII.

« Il ne m'appartient pas de parler de ce que je puis valoir. Quoique jeune, — je vois, monsieur, — que vous avez l'air d'un homme qui a voyagé; d'où je conclus que pour vous l'opéra n'est pas chose nouvelle. Avez-vous entendu parler de Raucocanti? — C'est moi-même; un jour viendra peut-être où vous m'entendrez. Vous n'étiez pas l'année dernière à la foire de Lugo; mais la première fois que je serai engagé pour y chanter, — allez-y.

LXXXIX.

« J'oubliais notre baryton : c'est un joli garçon, mais gonflé d'amour-propre; une action gracieuse, pas l'ombre de science, une voix de peu d'étendue, et qui n'a rien de très harmonieux; il est toujours mécontent de son lot, et c'est à peine s'il ferait un bon chanteur des rues. Dans les rôles d'amoureux, pour mieux exprimer sa passion, n'ayant pas de cœur à montrer, il montre ses dents. »

XC.

En ce moment, le récit éloquent de Raucocanti fut interrompu par les pirates, qui, à heures fixes, venaient inviter tous les captifs à rentrer dans leurs tristes cabanons; chacun d'eux jeta un douloureux regard sur les vagues, qui, reflétant dans leur azur l'azur du ciel, bondissaient libres et joyeuses, puis ils descendirent un à un les écoutilles.

XCI.

Le lendemain, — ils étaient dans les Dardanelles, — attendant le firman de Sa Sublimité, le plus impératif des talismans souverains, et qu'on esquivait toutes les fois qu'on le peut; là, ils apprirent que pour s'assurer d'eux dans leurs cellules navales, on les enchaînerait deux à deux, femme à femme, homme à homme, en attendant qu'on les mit en vente sur le marché de Constantinople.

XCII.

Il paraît que lorsque cet arrangement se fit, les femmes se trouvèrent en nombre impair, et les hommes également : on avait d'abord été incertain si le soprano serait considéré comme du sexe masculin ; mais après quelque discussion à cet égard, on l'avait placé du côté des femmes, en manière d'éclairer ; il fallut donc enchaîner ensemble un homme et une femme ; le hasard voulut que cet homme fût Juan, qui — (chose fort embarrassante à son âge) se vit appareillé avec une bacchante au visage frais et brillant.

XCIII.

Malheureusement, avec Raucocanti fut attaché le ténor ; ils se haïssaient comme on ne se hait qu'au théâtre, et chacun d'eux trouvait sa destinée moins insupportable encore qu'un tel voisinage : dans leur mauvaise humeur, ils se querellèrent, au lieu de prendre leur parti paisiblement ; si bien qu'en jurant à qui mieux mieux, chacun tirait la chaîne de son côté, « *Arcades ambo*, » c'est-à-dire aussi mauvais garnements l'un que l'autre.

XCIV.

La compagne de Juan était une Romagnole élevée dans la Marche de la vieille Ancône ; outre plusieurs autres attributs importants dans une *bella donna*, elle avait des yeux qui vous pénétraient jusqu'au fond de l'âme, — des yeux brillants, aussi noirs et aussi brûlants qu'un charbon ; à travers le clair tissu de sa complexion de brunette, on voyait reluire un grand désir de plaire ; — qualité fort attrayante, surtout lorsqu'au désir se joint la faculté.

XCV.

Mais tout cela était perdu pour lui, car la douleur enchaînait tout ses sens ; les yeux de l'Italienne avaient beau lancer des éclairs, ils ne rencontraient que des yeux ternes et sombres. Ainsi attachés ensemble, ni sa main, qui touchait la sienne, ni aucune autre partie de ce corps charmant (et il y en avait dont il n'était pas facile d'éviter le contact), ne pouvait agiter son poulx ni ébranler sa foi ; peut-être aussi que ses récentes blessures y contribuaient un peu.

XCVI.

N'importe ; il ne faut jamais pousser les investigations trop loin ; mais enfin un fait est un fait : nul chevalier ne pouvait être plus fidèle ; nulle amante ne pouvait désirer une plus ferme constance ; nous laisserons de côté les preuves, à l'exception d'une ou deux : on dit que nul « ne peut tenir du feu dans sa main en pensant aux glaces du Caucase ; » bien peu le pourraient, sans doute ; l'épreuve de don Juan n'était pas moins difficile, et pourtant il en sortit triomphant.

XCVII.

Ici, je pourrais entamer une chaste description, ayant moi-même, dans ma jeunesse, résisté à la tentation ; mais plusieurs personnes, m'a-t-on dit, me reprochent d'avoir mis trop de vérité dans les deux premiers chants ; je me hâterai donc de faire quitter le navire à don Juan, mon éditeur m'ayant positivement déclaré qu'il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire pénétrer ces deux chants dans les familles.

XCVIII.

Cela m'est fort égal ; j'aime à céder ; je renvoie donc le lecteur aux pages plus modestes de Smolett, de Prior, de l'Arioste, de Fielding, qui pourtant disent d'étranges choses pour un siècle aussi chatouilleux. Autrefois je maniais la plume avec beaucoup d'ardeur, et la guerre poétique était fort de mon goût ; je me rappelle le temps où toute cette hypocrisie eût provoqué de ma part des observations dont je m'abstiendrai aujourd'hui.

XCIX.

Comme les enfants aiment à batailler, mon enfance aimait les querelles ; mais aujourd'hui je préfère rester en paix, et je laisse tout cela à la populace littéraire ; soit que la gloire de mes vers s'éteigne du vivant de la main qui les traça, soit qu'elle fasse un bail de quelques siècles, le gazon de mon tombeau croîtra tout aussi longtemps, et se balancera, non aux sons de la lyre, mais au souffle de la brise nocturne.

C.

Chez ces poètes qui sont venus jusqu'à nous à travers la distance des temps et des langues, chez ces nourrissons de la gloire, la vie semble être la moindre portion de leur existence : quand vingt siècles s'accumulent sur un nom, c'est comme une boule de neige qui se grossit de tous les flocons qu'elle rencontre, et continue à rouler jusqu'à devenir peut-être une montagne de glace ; mais, après tout, ce n'est que de la neige.

CI.

Et tous ces grands noms ne sont plus que des noms ; et l'amour de la gloire, qu'une frivole convoitise, trop souvent fatale, dans son délire, à ceux qui voudraient voir leur poussière survivre, pour ainsi dire, à la destruction, qui, immolant toute chose, ne doit laisser, « jusqu'à la venue du Juste, » qu'un perpétuel changement ! Mes pieds ont foulé la tombe d'Achille, et j'ai entendu douter de Troie ; un jour on doutera de Rome.

CII.

Tout passe, jusqu'aux générations des morts ; la tombe hérite de la tombe, jusqu'à ce que la mémoire d'un siècle se soit évanouie, et qu'il ait été enseveli pour faire place au siècle auquel il a donné naissance. Où sont les épitaphes qu'ont lues nos pères, à l'exception d'un petit nombre, glanées dans les ténèbres du sépulcre où dorment, sans noms, tant d'êtres innombrables qui en avaient un et l'ont perdu dans la mort universelle ?

CIII.

Je passe chaque jour devant le lieu où périt dans sa gloire le héros enfant qui vécut trop longtemps pour le genre humain, mais mourut trop tôt pour l'humaine vanité, le jeune de Foix ! Une colonne brisée, taillée avec goût, mais dont l'abandon accélère le déclin, raconte le carnage de Ravenne, pendant que des immondices et des plantes parasites s'accumulent à sa base.

CIV.

Je passe chaque jour devant le lieu où repose la cendre

de Dante. Une petite coupole, plus simple que majestueuse, protège sa cendre ; mais c'est la tombe du barde, et non la colonne du guerrier, qu'ici l'on révère. Un temps viendra où, partageant la même destinée, le trophée du conquérant et les pages du poète disparaîtront également dans la nuit qui recouvre les chants et les guerres antérieurs à la mort d'Achille et à la naissance d'Homère.

CV.

Cette colonne fut cimentée de sang humain ; cette colonne est souillée d'immondices humains, comme si par ces souillures le paysan grossier voulait manifester son mépris pour ce lieu. Voilà comme on traite un trophée ; qu'elle soit ainsi regrettée la mémoire de ces limiers de la guerre dont l'instinct de sang et de gloire a fait connaître à la terre ces souffrances que le Dante n'a vues qu'aux enfers !

CVI.

Cependant, il y aura encore des poètes : quoique la gloire ne soit que fumée, cette fumée est de l'encens pour la pensée humaine, et le sentiment inquiet qui donna naissance aux premiers vers lui demandera ce qu'alors il lui demandait. De même que les vagues viennent à la fin se briser sur la plage, de même les passions, poussées à leurs dernières limites, éclatent en poésie ; car la poésie n'est que passion ; il en était ainsi, du moins, avant qu'elle devint une mode.

CVII.

Si dans le cours d'une vie amoureuse et contemplative, des hommes qui, chemin faisant, prennent leur part de toutes les passions, acquièrent la profonde et amère faculté de réfléchir leur image, comme dans une glace, avec des couleurs si vraies qu'on dirait qu'elle vit, en leur interdisant de la montrer, vous aurez raison peut-être, mais (à mon avis) vous aurez gâté un beau poème.

CVIII.

O vous qui faites la fortune des livres, charitables et bleus personnages du second sexe, dont les beaux yeux se chargent d'annoncer les poèmes nouveaux, me refuserez-vous votre « *imprimatur* ? » Quoi ! me condamnerez-vous à l'oubli

de l'office, ce Cornouailles où l'on pille les naufragés du Parnasse?... Ah ! faut-il que je sois le seul poëte non admis à goûter votre thé de Castalie !

CIX.

Eh quoi ! ai-je donc cessé d'être « un lion, » un poëte de bal, une marotte de salon, un enfant gâté littéraire ? Ne me verra-t-on plus, accablé de compliments insipides, m'écrier comme le sansonnet d'Yorick : « Je ne puis sortir d'ici ? » En ce cas, je vais, comme le poëte Wordsworth⁵, furieux que personne ne le lise plus, m'écrier qu'il n'y a plus de goût au monde, que la gloire n'est qu'une loterie tirée par les bas bleus d'une coterie.

CX.

O bleues, si profondément, si obscurément, si admirablement bleues (comme l'a dit du ciel je ne sais quel poëte, et comme je le dis de vous, ô nos doctes dames !), on rapporte que vos bas sont bleus (Dieu sait pourquoi ; j'ai rarement eu occasion d'en voir de cette couleur), — bleus comme la jarrettière qui orne avec sérénité une jambe patricienne au bal de la cour ou au lever du roi.

CXI.

Pourtant, il est parmi vous d'angéliques créatures ; mais le temps n'est plus où, tandis que vous lisiez, nous lisions, vous dans mes stances, et moi, amant rimailleur, dans vos traits ; où, — mais n'importe ! tout cela est passé ; quoi qu'il en soit, je n'ai point de répugnance pour les doctes natures, car parfois elles recèlent d'innombrables vertus ; je sais une dame qui appartient à cette école azurée : c'est la femme la plus charmante, la plus chaste, la meilleure, — mais tout à fait sotté.

CXII.

Humboldt, « le premier des voyageurs, » mais qui n'est pas le dernier, si nous en croyons des rapports récents, a inventé, sous un nom que j'ai oublié, comme aussi la date de cette découverte sublime, un instrument aérien destiné à constater l'état de l'atmosphère en mesurant « l'intensité du bleu ; » ô lady Daphné ! permettez que je vous mesure !

CXIII.

Mais reprenons notre récit. — Le vaisseau chargé d'esclaves qui devaient être vendus dans la capitale, après les préliminaires d'usage, jeta l'ancre sous les murs du sérail ; sa cargaison, étant saine et exempte de la peste, fut débarquée, amenée au marché, et là, avec des Géorgiens, des Russes et des Circassiens, mise en vente pour servir à divers projets et à maintes passions.

CXIV.

Quelques-uns se vendirent cher ; on donna jusqu'à quinze cents dollars d'une jeune Circassienne, fille charmante, garantie vierge ; la beauté, lui prodiguant ses teintes les plus brillantes, l'avait ornée des plus célestes attraits : sa vente désappointa plus d'un enchérisseur qui avait été jusqu'à onze cents dollars ; mais, quand cette somme fut dépassée, ils virent que c'était pour le compte du sultan, et se retirèrent aussitôt.

CXV.

Douze négresses de Nubie furent vendues à un prix qu'elles n'auraient point obtenu sur le marché des Indes occidentales, bien que Wilberforce ait fait doubler la valeur des noirs depuis l'abolition ; et il n'y a rien là qui doive étonner ; car le vice est toujours plus libéral qu'un roi : les vertus, et même la plus sublime de toutes, la charité, sont économes ; — le vice n'épargne rien quand il s'agit d'une rareté.

CXVI.

Mais pour ce qui est de savoir ce qu'il advint de cette jeune troupe, comment les uns furent achetés par des pachas, d'autres par des juifs, comment ceux-ci furent obligés de se courber sous des fardeaux, et ceux-là furent promus à divers commandements, en qualité de renégats, pendant que les femmes étaient tristement groupées ensemble, faisant des vœux pour n'être pas choisies par un visir trop vieux, et qu'on les achetait une à une pour en faire une maîtresse, une quatrième femme, ou une victime,

Tout cela doit être réservé pour la suite du poëme; notre discrétion ajournera aussi, pour le moment, et quelque désagréable que cela soit, le récit de ce qui arriva à notre héros, attendu que ce chant est déjà trop long; je sais combien les redites sont déplacées, mais je ne pouvais, foi de muse, en mettre moins; renvoyons donc la continuation de *Don Juan* à ce que, dans Ossian, on nomme le cinquième *duan*.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

¹ Auteur du poëme de *Morgante Magiore*, traduit en entier de l'italien par lord Byron. *N. du Trad.*

² J'ai cherché quelle pouvait être la raison pour laquelle je m'éveille tous les matins à une certaine heure, et dans les mêmes dispositions de mélancolie, je puis même dire de désespoir, de découragement et de dégoût pour les choses mêmes qui me plaisaient la veille. Cela dure une heure ou deux; puis je me rendors, et je me réveille tranquille. Je fus atteint en Angleterre, il y a cinq ans, d'une sorte d'hypocondrie du même genre, accompagnée d'une soif si violente, que j'ai bu plus de treize bouteilles d'eau de Seltz dans une nuit sans pouvoir apaiser ma soif. Aujourd'hui, je ne suis plus altéré; mais mon accablement moral n'est pas moins grand. Qu'est-ce? — Le foie? Je suppose que tout cela est de l'hypocondrie. *B. 1821.*

³ Le *rack* est de l'eau-de-vie de sucre. Ce mot, en anglais, signifie aussi *torture*. *N. du Trad.*

⁴ *Rancocanti* peut se traduire par *voix de cheval*. *N. du Trad.*

⁵ Dans le texte, il y a *Wordy*; mais il est évident que c'est Wordsworth que l'auteur a voulu désigner. *Words* signifiant *parole*, *wordy* devrait littéralement se traduire par *hâbleur, verbeux, rabâcheur*. *N. du Trad.*

DON JUAN.

CHANT CINQUIÈME.

I.

Quand les poëtes érotiques chantent leurs amours en vers liquides, mielleux et doux, et accouplent leurs vers comme Vénus attelle ses colombes, ils ne se doutent pas de tout le mal qu'ils peuvent faire; plus leur succès est grand, plus le

péril est grave: témoin les vers d'Ovide. Il n'est pas jusqu'à Pétrarque lui-même qui, jugé sévèrement, ne soit le platonique corrompateur de la postérité.

II.

Je dénonce donc tout ouvrage érotique, excepté ceux qui sont écrits de manière à n'avoir rien d'attrayant, simples, — sans art, — concis, peu propres à séduire, attachant une morale à chaque faute; composés pour instruire plutôt que pour charmer, et attaquant tour à tour toutes les passions; aussi, à moins que mon Pégase ne soit mal ferré, ce poëme sera un modèle moral.

III.

Les rives d'Europe et d'Asie, toutes deux parsemées de palais; çà et là un vaisseau de guerre sillonnant le fleuve océanique¹; Sainte-Sophie et sa coupole étincelante d'or; les bois de cyprès; le haut Olympe au front blanchissant, les douze îles; enfin tout ce tableau plus magnifique que je ne saurais le rêver, encore moins le décrire: tel est le spectacle qui charmaient la charmante Marie Montagu.

IV.

J'ai une passion pour le nom de « Marie; » c'était autrefois un son magique à mon oreille; et maintenant encore il évoque à demi dans ma pensée ces royaumes de féeries où je voyais ce qui ne devait jamais être; tous mes sentiments ont changé, mais celui-ci fut le dernier à varier; c'est un charme dont je ne me suis pas encore complètement affranchi. Mais voilà que je deviens triste, — et laisse refroidir une histoire qui ne doit pas être contée sur un ton pathétique.

V.

Le vent chassait devant lui les eaux de l'Euxin, et la vague se brisait écumante contre les roches bleues des Symplegades. Quel coup d'œil lorsque, de la « Tombe du Géant², » on suit les progrès de cette mer qui roule entre le Bosphore, frappant et baignant de ses flots l'Europe et l'Asie, et qu'on assiste tranquille à ce sublime spectacle! De toutes les mers